

## Rencontre avec Buren

(extrait)

Depuis quelque temps, j'avais souscrit la carte *Thalys TheCard*. C'était, paraît-il, une façon de devenir un voyageur « privilégié ». Mais, privilégié ou pas, j'aimais beaucoup aller à Bruxelles, et Seine aussi. C'est pourquoi j'avais tout de suite répondu positivement à une invitation pour une conférence de presse de Daniel Buren au palais des Beaux-Arts de la capitale belge, appelé le Bozar. Ce *plasticien* français était surtout connu dans notre pays pour sa plantation de colonnes tronquées à bandes noires et blanches dans la cour du Palais-Royal. Longtemps, j'ai eu une réticence bougonne pour cet artiste. Devoir supporter la réussite de quelqu'un sans apprécier son talent crée une sorte de déséquilibre des sentiments, une tension interne. Disons que j'avais un préjugé défavorable contre lui. Mais cela ne diminuait en rien l'intérêt de l'événement. Au contraire, il m'attirait comme un film dans lequel le rôle négatif aurait été joué par un grand acteur.

[...]

Le début de la conférence de presse de Daniel Buren était prévu à 11 heures. J'avais fait un effort pour arriver un peu à l'avance avec Seine. Une centaine de journalistes se tenaient dans l'amphi du Bozar. À 11 h 15, la tribune nappée de feutrine verte était encore déserte. Du coup, je me suis mis à relire le communiqué de presse. C'est toujours utile, une petite révision. On y expliquait qu'il ne s'agissait pas d'une rétrospective Buren, mais d'une exposition conçue par lui. Il avait eu carte blanche pour présenter tous les artistes du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> qui l'avaient influencé, ceux grâce à qui il était devenu « l'immense *plasticien* international » qu'il était. Ensuite, le texte prenait une tournure plus

ardue. Les œuvres étaient là, insistait le commentateur, « pour nous faire prendre conscience de l'exposition, en elle-même ». À son tour, l'exposition servait à « révéler le musée en lui-même ». Cette double inversion du contenu et du contenant paraissait à l'auteur de ces lignes, un défi intellectuel réellement *décoiffant*. Visiblement, un truc à ne pas rater.

J'ai passé le papier à Seine.

— Tu devrais le lire, ai-je insisté.

— Plus tard ! a-t-elle répondu sans conviction.

Elle l'a fourré dans sa poche.

À 11 h 35, des têtes se sont tournées. Deux hommes et une femme sont apparus à la porte, tout en haut de l'amphi. J'ai reconnu Buren au milieu. Ces trois personnes sont descendues souplement, en petite foulée, jusqu'en bas et se sont assises à la tribune, sans bruit.

C'est la femme, à gauche, qui a pris la parole en premier. Elle portait un tailleur à bandes blanches et noires et de grandes lunettes polygonales à rayures assorties, mais plus minces. Elle a précisé en introduction qu'elle était contente de nous accueillir. Je me suis demandé si elle avait fait ces choix vestimentaires à base de rayures en hommage à Buren ou si elle était naturellement portée sur la valeur décorative des lignes droites. Elle tenait aussi à exprimer toute sa gratitude à celles et ceux qui avaient contribué à cet événement conçu *in situ*. J'ai noté qu'elle disait « in situ ». J'ai eu un doute. Fallait-il prononcer cette locution latine « in situ » ou « in situ » ? Il y avait beaucoup de gens à remercier. Elle parlait d'abord en français, puis en néerlandais. C'était assez long, ces doubles remerciements. Mais personne ne manifestait d'impatience. Il y avait même des journalistes qui prenaient des notes.

Buren siégeait à côté d'elle, arborant une expression de neutralité pâteuse. Au bout de quelques minutes, il a sorti son smartphone pour consulter ses SMS, ses mails ou quelque chose de ce genre. Cela l'a distrait un moment. Finalement, il a rangé l'appareil dans sa poche. Les remerciements de la dame continuaient. On était en régime de croisière. Machinalement, tout en l'écoutant, le *plasticien* s'est mis à tripoter ses doigts de la main gauche avec ceux de sa main droite, puis l'inverse. C'était tranquille. Il y avait sans doute plusieurs centaines de personnes à remercier. Un gros boulot. Ensuite, Buren a rapproché ses doigts de son nez, un nez généreux à la Ghirlandaio. Je me suis demandé s'il allait se le trifouiller aussi, là, devant tout le monde. Pour le coup, le geste aurait été *transgressif*. Mais non, cela ne s'est pas produit, il est resté très correct. Il a reposé ses mains sur la table. Il a jeté un regard ennuyé sur la salle puis sur l'oratrice. Ensuite, il s'est incliné vers elle. J'ai cru qu'il allait lui souffler d'abrégé. Mais il se penchait juste pour tirer quelque chose de sa sacoche. C'était son journal. Il l'a déplié sur la feutrine et a commencé à lire et à tourner les pages.

Au bout d'un moment, la dame a donné la parole à l'homme relativement âgé placé à la gauche de Buren. C'était un haut fonctionnaire français du ministère de la Culture, venu de Paris. Dans son administration, évidemment, il n'y a pas les mêmes codes vestimentaires qu'aux Affaires étrangères. L'orateur était habillé en rocker, avec un jean serré façon « moule-bite » et un toupet de mèches rebelles. Mais il faisait figure de rocker sur le retour. Il a longuement développé l'idée que Buren et lui étaient de vieux potes depuis toujours. Toutes ses phrases ou presque comportaient le mot Daniel : « Daniel et moi », « J'ai dit à Daniel », « Daniel m'a dit », etc. Pendant ce temps-là, je regardais Buren. Il me rappelait quelqu'un. Mais impossible de me souvenir qui. La locution *in situ* revenait souvent dans le discours du haut fonctionnaire. Il

prononçait avec un « U » net. S'agissant d'une sommité du ministère de la Culture, je me suis dit qu'on devait pouvoir lui faire confiance. Il était quand même un peu triste d'observer ce personnage dont l'amour-propre logeait dans de minces interstices de gloire par procuration. Quand il a été solidement établi qu'il était un proche de Daniel Buren, l'homme s'est tourné vers le *plasticien* en concluant : « Ce n'est pas la peine d'en dire davantage, il vaut mieux, Daniel, que je te passe la parole. »

— OK, si tu veux, a répondu l'artiste.

Buren a indiqué en introduction qu'il n'avait rien préparé de particulier. Il a commencé à parler à l'improviste. Je l'ai regardé. C'est là que j'ai eu un flash, une réminiscence. Je me suis souvenu d'une photo d'Adolphe Thiers, le premier président de la III<sup>e</sup> République. Il m'arrive parfois de maîtriser imparfaitement ma concentration et de glisser dans le fantasme pur et simple. J'avais le sentiment d'avoir affaire, là, devant moi, à cette même tête ronde ouatée de duvet blanc, aux mêmes sourcils épais en accent circonflexe, aux mêmes petites bajoues, à la même bouche mince et étroite, à ce même ventre arrondi dans un petit gilet boutonné. J'étais en plein rêve éveillé.

Je me suis ébroué. J'étais quand même venu pour faire un article. Je me suis concentré sur les propos de Daniel Buren. Contrairement à beaucoup d'artistes contemporains, il s'exprimait avec clarté. Son parler était franc et direct. Il y avait même dans son élocution une sorte de simplicité bougonne assez agréable. À un moment donné, il a développé avec des accents d'audace qu'il n'était pas absolument opposé à la notion de beauté. J'ai trouvé cela courageux, la beauté étant généralement considérée comme une idée ringarde et condamnable dans l'univers de l'art contemporain. J'étais quand même un peu déçu

qu'il n'eût pas prononcé une seule fois les mots *in situ*, lui qui était le spécialiste des choses *in situ*. J'aurais été fixé.

Ses paroles se sont cependant taries assez vite. Il a indiqué qu'il préférait répondre à des questions. Le silence est retombé. Deux hôtesse munies de micros sans fil sont apparues, scrutant les pentes de l'amphi. Les journalistes étaient dispersés sur les gradins comme un troupeau d'alpage en phase de rumination. Aucun n'avait de questions. C'était un peu embêtant. Rien ! Pas un bruit ! Pas un geste ! On a attendu. Les trois personnes à la tribune se sont regardées. Il y a eu des rires gênés. Finalement, une main s'est levée tout en haut. Une hôtesse a caracolé de marche en marche pour tendre un micro à la femme qui s'était signalée.

— Excusez-moi, s'il vous plaît, a dit l'intervenante avec un accent belge, vous allez peut-être trouver ma question quelque peu bête...

— Bête ? Mais non ! Pourquoi ? a dit Buren, encourageant.

— C'est que je ne suis pas une spécialiste de l'art contemporain. Je suis ici parce que je remplace un collègue. Moi, habituellement, je m'occupe de la chronique animalière. Tous animaux confondus, je précise ! Domestiques et sauvages ! Il vaudrait mieux d'ailleurs ne pas dire « sauvages », mais « naturels ». Même si les espèces domestiques, en un sens, sont aussi naturelles que les sauvages. Mais c'est une autre histoire ! Bref...

— Je vous écoute !

— Eh bien ! donc, je voulais vous poser une question... une question en véritable béotienne...

— Pas de problème ! On est là pour ça !

— Vous avez dit tout à l'heure que vous étiez très content d'avoir pu réunir ici tous les artistes du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> qui avaient compté pour vous. Mais, est-ce que vous n'avez pas, quand même, un petit remords ? Ne

serait-ce qu'un minuscule regret ? C'est ce que j'aimerais savoir ! Est-ce qu'un ou une artiste ne vous manquerait pas ? Soit qu'il n'ait pas été possible de transporter ses œuvres, soit que vous l'ayez tout simplement oublié ?

L'ouvreuse a récupéré son micro. Buren a tapoté le sien. On le sentait perplexe.

— C'est une question difficile ! a-t-il indiqué.

L'artiste s'est mis à réfléchir.

— À partir du moment où on fait une exposition, il faut faire des choix !

Nouveau blanc...

— Et ensuite, les assumer !

Il s'est raclé la gorge. On a encore attendu un peu.

— Et, c'est pas toujours facile !

Il semblait en panne complète.

— D'ailleurs, dans la vie, rien n'est facile...

On patientait. On y avait droit à notre réponse !

— Si ! Si ! a-t-il soudainement repris, j'ai un regret : les muralistes mexicains. Eux, ce sont de vrais artistes marxistes ! Mais, on ne pouvait pas les transporter à Bruxelles. J'aurais pu mettre des photos, mais ce n'est pas la même chose que la peinture, surtout muraliste. Ils ont rompu avec l'art bourgeois, celui qu'on voit dans les musées. C'est ça que j'apprécie chez les muralistes. Leur art n'est pas bourgeois ! Ils n'exposent pas dans des institutions, eux !

Il a replié son journal et l'a rangé dans sa sacoche, comme s'il s'apprêtait à s'en aller.

— Une autre question ? a demandé la femme aux lunettes polygonales, à sa droite sur la tribune.

Sans attendre les réponses éventuelles, elle s'est mise à remercier les participants. Décidément, c'était une professionnelle du remerciement.

Elle a aussi indiqué que des visites guidées étaient prévues. Le départ se situait dans le grand hall, à l'autre extrémité du bâtiment, environ un quart d'heure plus tard.

Tout le monde s'est levé. J'étais un peu frustré que cette conférence de presse eût été aussi inconsistante. Je suis resté enfoncé dans mon fauteuil, songeur, à regarder autour de moi. Seine restait assise à ma gauche, sans rien dire. Elle attendait que je me lève pour me suivre. Je pressentais qu'elle allait bientôt me reprocher de l'avoir emmenée dans un truc *relou*, une fois de plus.

Les trois officiels ont quitté la tribune. C'est là que je me suis aperçu que Buren portait de grosses et confortables chaussures de jogging blanches. Elles n'étaient nullement assorties au reste de sa tenue. Cela le différenciait considérablement d'Adolphe Thiers. En fait, Buren ne ressemblait pas du tout à Thiers.

L'artiste a commencé à gravir l'amphi par l'allée de côté. Sa démarche était moelleuse. Je me suis dit qu'il devait avoir opté pour un modèle avec semelles à coussin d'air. Parvenu à hauteur de ma rangée, il a vu que je l'observais. Il m'a gratifié d'un sourire complice, renforcé d'un clin d'œil. Je lui ai fait un petit signe amical. C'était un type sympathique. Je me suis quand même demandé si l'œillade s'adressait à moi ou à Seine. Mon hostilité du matin était en grande partie dégonflée. Ses œuvres n'étaient ni belles ni laides. Elles étaient dans un entre-deux élégant, presque neutre. Il fallait toutefois reconnaître à cet homme une sorte de mérite entrepreneurial. Il s'était dépensé sans compter pour développer sa gamme de mobilier urbain à haute valeur ajoutée. Il avait fourni de gros efforts pour s'adapter. Par exemple, il proposait dorénavant, en alternative à ses fameuses bandes noires et blanches assez austères, des décors multicolores et transparents beaucoup plus gais. Cependant,

partout où il était intervenu, il avait dû faire face à des hardes de grincheux et de contestataires. Il était une star planétaire, mais on le sentait très las.

— On y va ? m'a demandé Seine.

On est sortis en vitesse pour ne pas rater le départ de la visite commentée. J'ai traversé le Bozar au pas de course, suivi de ma fille. À l'entrée du grand hall, Buren posait pour les photographes. Seine s'est aussitôt jointe à eux. Le sol et le mur étant très clairs, c'était l'occasion rêvée de faire des portraits en pied du *plasticien* vêtu de noir et chaussé sport. Je me suis mis un peu retraits pour les regarder faire. Cela a duré un moment. Buren montrait une réelle connivence avec les photographes. En l'observant, j'ai quand même trouvé qu'il avait un petit quelque chose d'Adolphe Thiers. Au bout de dix minutes, il a fait un signe d'adieu amical à la cantonade et a disparu. Seine est revenue vers moi, ravie d'avoir pu faire ses clichés dans d'aussi bonnes conditions.

Au bout du hall, devant l'escalier monumental montant vers les salles, deux femmes souriantes attendaient. C'étaient les deux conférencières mises à notre disposition. Cependant, il n'y avait pas grand monde. La plupart des journalistes avaient disparu. Le concept de l'exposition leur suffisait peut-être puisqu'on avait affaire à un artiste conceptuel. Buren aussi s'était volatilisé.

À gauche, une guide néerlandophone, grande et maigre, était entourée de sept ou huit volontaires. Je me suis adressé à droite à la conférencière francophone, ventrue et fessue. Elle était lourdement fardée, vêtue d'une robe à fleurs et couverte de breloques. Je sentais que cela allait être convivial.



On n'était que quatre à la suivre pour la visite en français, mais la bonne volonté de notre groupe était palpable. On s'est mis en marche. Toutefois, au bout de quelques pas, à mi-hauteur de l'escalier, la guide a marqué un premier arrêt. Elle voulait nous apporter les « prérequis indispensables ». Ayant déjà lu le dossier de presse, je l'ai écoutée d'une oreille distraite. À un moment donné, j'ai eu cependant l'impression qu'elle s'adressait plus particulièrement à moi :

— Avez-vous entendu parler des fameuses bandes de 8,7 cm de largeur ?

— Oui, bien sûr ! ai-je répondu, ça rappelle certains tissus de stores ou de parasols. C'est souvent à cela qu'on reconnaît une intervention de Buren.

— Exactement. Et pourquoi 8,7 cm et pas 8,6 ? Hein ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas !

— Bonne réponse ! Bravo ! Lui non plus ne sait pas ! Il n'y a pas de raison ! Fini, les raisons ! C'est ça qu'il y a de nouveau avec son travail ! L'artiste, comme il le dit, cherche « le degré zéro de la peinture ». Ce ne sont pas les bandes qui sont intéressantes, mais ce qu'elles révèlent !

— Ah ?

— C'est pour cela qu'il vient toujours travailler « *in situ* ».

J'ai sursauté. J'étais tenté de sortir mon smartphone pour rechercher sur Internet quelle était la bonne prononciation de *in situ* au cas où j'aurais à utiliser prochainement cette expression latine. Mais la guide me regardait droit dans les yeux. Elle mettait toute son énergie à faire passer une idée clé : l'important n'était pas les œuvres présentées, mais l'exposition elle-même en tant qu'entité spatiotemporelle.

— Vous avez compris ? a-t-elle demandé.

J'ai opiné de la tête ainsi que Seine et les deux autres journalistes. La guide s'est remise à gravir les marches et on l'a suivie. Des bandes bleu

foncé garnissaient les contremarches devant nous, mais elles étaient si courtes qu'on aurait dit de petits carrés. Cela m'a donné l'idée de poser une question. De toute façon, c'est toujours bien de participer.

— C'est l'artiste lui-même qui a peint tout ça ? ai-je demandé.

— Non, car c'est un artiste conceptuel.

— Et de quoi sont-elles faites ?

— Ce sont des adhésifs en plastique ! Eh oui ! Tout simplement !

— Ah ! des adhésifs ? Je croyais que c'était de la peinture.

Je me suis penché pour voir.

— Vous ne pensez pas, ai-je demandé, que ça pourrait gondoler ou cloquer à la longue ?

— L'exposition est sponsorisée par la marque 3M !

— 3M ?

— Oui, 3M !

— C'est mieux d'après vous, comme marque, que Scotch ou UHU ?

— Je ne sais pas, a-t-elle répondu avec un début de lassitude.

On s'est remis en mouvement.

— L'important, a-t-elle repris, est qu'avec ses bandes « *in situ* », il a complètement métamorphosé notre vision du hall !

— Je comprends !

— Et par là même notre vision du monde !

— OK !

En haut de l'escalier, on a débouché à gauche dans une vaste salle de projection où étaient posés, au pied de l'écran, quelques parallélépipèdes rectangles en contreplaqué pour s'asseoir. Mais il n'y avait aucun spectateur.

— C'est un film aléatoire sur Buren, a précisé la conférencière. Vous pourrez toujours venir le voir après la visite. Il dure trois heures trente,

mais il ne présente que 10 % de son œuvre. On l'augmentera par la suite.

Ensuite, on est entrés dans une longue galerie dont les murs étaient zébrés des fameuses bandes. Mais des manques étaient réservés en forme de rectangle, cercles et carrés.

— Et là, qu'est-ce que c'est que ça ? nous a demandé la conférencière. Hein ? Réfléchissez bien !

Elle s'adressait à nous sur un ton un peu infantilisant. Elle était peut-être affectée aux groupes de scolaires, en temps ordinaire. Un des journalistes, qui avait le dépliant en main, a répondu :

— C'est probablement ce qu'ils appellent la « trace de l'exposition » ?

— Exactement ! Bravo !

On s'est arrêtés au milieu de la galerie.

— Buren, a-t-elle repris, questionne la manipulation que tout accrochage impose aux œuvres ! Et dans l'art contemporain, vous le savez, on remet tout en question ! C'est la règle absolue ! Il faut être *table rase* de chez *table rase* ! Toutes les attitudes sont admises à condition qu'elles soient subversives ! C'est cela qui très excitant ! On peut, par exemple, suspendre une sculpture à une cimaise et poser une peinture par terre pour que les visiteurs marchent dessus ! C'est possible et ça permet de renverser les référents petits-bourgeois traditionnels ! Il y a une vraie réflexion sur le temps. Buren est très sensible à la notion de temps. À celle d'espace aussi ! Il est sensible à tout ! Il s'interdit les hiérarchies ! C'est pourquoi il a opté pour présenter *in situ*, aléatoirement, les œuvres sélectionnées. Il les a rangées dans un ordre strictement alphabétique ! C'est le choix de la monstrabilité de ce qu'il y a de neutralité active dans la perception phénoménologique de l'objectivité du donné à voir. Bref, c'est très intelligent !

Elle s'est raclé la gorge, puis a repris :

— Aléatoire ? Alphabétique ? Vous me suivez ?

On n'a pas répondu. On la regardait d'un œil morne. On était déjà un peu fatigués. On a juste amorcé quelques pas, comme pour signifier que ce point étant acquis, on souhaitait passer à la suite.

Il y avait dans cette exposition un pot-pourri d'à peu près ce que l'on voit partout dans les musées d'art moderne et contemporain, les centres d'art et les manuels. Tous les grands noms étaient là. Buren n'avait oublié personne, mis à part les muralistes mexicains. Cependant, il en ressortait qu'il n'avait aucune vision personnelle de l'histoire de l'art. Buren avait la culture et les références d'à peu près tout le monde dans son environnement. Ce choix était d'ailleurs raisonnable. Quand on vit dans une famille qui soutient le PSG, le plus convivial, les soirs de match, est d'enfiler un tee-shirt du PSG. Quand on fait carrière dans l'art contemporain, pour les mêmes raisons, le mieux est d'être pleinement en phase avec son milieu. Cependant, l'histoire dont il était question ici était, comme dans certains régimes autoritaires, une histoire purgée de sa diversité et réduite à un dogme autojustificateur.

La conférencière était intarissable. Une vraie diva. On l'écoutait. On faisait quand même très gaffe à ne pas marquer l'arrêt, pour ne pas courir le risque de rester scotché sur place un long moment.

À la lettre « M », j'ai aperçu un petit tableau de Monet.

— Tiens ! Un Monet ! ai-je sottement gloussé.

C'était une vue de Venise, assez terne et pâteuse, le genre d'œuvre qui semble peinte au dentifrice. L'église Santa Maria della Salute y faisait figure d'un improbable Montmartre. Le cadre, lui aussi, était couvert d'une sorte de badigeon blanchâtre. Mais enfin, c'était un Monet. On s'est approchés. La conférencière a dû sentir qu'on était un peu déçus par ce tableautin.

— On aurait aimé pouvoir faire venir autre chose, s'est-elle excusée. Mais avec le coût des assurances et tout, ce n'était pas possible.

— De toute façon, ai-je répondu, Claude Monet, c'est comme Claude François, ça reste toujours une référence !

Cela a jeté un froid. La dame a fait semblant de ne pas entendre. Seine m'a jeté un œil noir. Elle n'aimait pas que je me fasse remarquer en public.

On a repris notre marche. Dans la salle suivante, on a été surpris par une excavation rectangulaire dans le mur, comme si on avait arraché un tableau électrique encastré. On apercevait la maçonnerie en coupe, jusqu'à environ vingt centimètres de profondeur. Notre guide a expliqué qu'il s'agissait de l'œuvre d'un *artiste international* attaché à la notion de trou. Il aimait tous les trous, quels qu'ils fussent. Il était, a précisé notre conférencière, le premier, et d'ailleurs le seul, à avoir eu cette idée *subversive*.

On n'a plus posé de questions. On a atteint assez vite la lettre Z, terminus de l'exposition. La dame s'est subitement retournée vers nous, son sourire le plus gracieux aux lèvres. Je me suis demandé s'il fallait lui donner un pourboire. Je me suis lâchement placé derrière les deux autres participants et j'ai regardé ce qu'ils faisaient. Ils l'ont chaleureusement remerciée. Seine et moi avons fait de même.

On est redescendus par un escalier différent de celui de la montée. Arrivés au rez-de-chaussée, on a débouché dans un salon où était servi un buffet pour la presse. Tous les journalistes étaient encore là. Ils mangeaient et discutaient entre eux. Ils connaissaient visiblement bien cet établissement et ils étaient allés directement de l'amphi à la collation sans passer par l'exposition.

J'ai aperçu Buren qui bavardait avec quelques-uns, debout autour d'une petite table haute. J'ai pris au passage un mini sandwich (pain au lait, jambon, pruneau, tomate, coriandre et crème de thon) et je les ai rejoints. Seine m'a aidé à ramener un verre de jus de fruit avec le sien, mais elle n'a rien voulu prendre de solide. Buren expliquait avec bonhomie que le monde allait à sa perte. On était engagés dans un cycle catastrophique, il en était sûr. C'était irréversible. Plus le dénouement se ferait attendre, plus l'issue serait apocalyptique. Il aurait bien aimé se tromper, ajoutait-il, mais ses observations le renforçaient dans ses convictions. L'art évoluait, selon lui, comme le monde, c'est-à-dire très mal. Des galeries aux musées, tout n'était plus que cynisme, chaos et médiocrité.

— Tout ! Partout ! martelait Buren, et je ne parle même pas du cas de la France !

— Vous êtes pessimiste ? a demandé l'un des journalistes sur le ton de la neutralité bienveillante.

— Oui ! Pessimiste ! C'est ça ! Exactement ! Pessimiste !

On est tous allés se resservir en petits fours.

— Je suis pessimiste, a-t-il ajouté en revenant avec son assiette remplie à ras bord, mais je déteste les œuvres d'art pessimistes ! Je ne laisse rien passer de mes sentiments dans mes créations. Rien ! Je n'aime aucune des productions où je peux flairer du *pathos*.

Le mot « pathos » était pour lui un mot grotesque, ridicule, répugnant, où semblait loger l'humanité tout entière et sa vulgarité congénitale. Ses réalisations, résolument aseptisées, étaient l'inverse du pathos. Il entendait vivre et créer dans une sorte de tour d'ivoire, loin des passions humaines.

Parfois, il m'arrivait d'être réceptif au brio décoratif de certaines créations de Buren, à la façon dont on peut apprécier d'entrer dans un hôtel de

luxe au design épuré. Mais, en règle générale, je ne me sentais pas concerné. Je n'éprouvais aucune émotion devant ses créations. Le plus bizarre était que c'était probablement le but recherché.

Buren, en tant qu'homme, avait une verve certaine. Il était beaucoup plus intéressant que ses œuvres. On était cinq ou six avec lui, debout autour d'une table haute. Il faisait rire les gens. Je crois qu'il prenait un plaisir particulier à amuser Seine avec des incongruités. Il révélait un vrai talent dans ce plaisir humain et communicatif qui consiste à râler. J'aurais sûrement adoré son œuvre s'il avait consenti à y maugréer un peu, comme il le faisait devant nous. Il était frappant de voir à quel point c'était ce dont il avait envie. Cela semblait être son tempérament, sa respiration. Mais dans ses productions, hélas, il avait opté pour l'abstinence complète ! Rien ne passait ! Pas de pathos ! Il n'y avait place que pour une froide positivité décorative !

Seine a ressorti son appareil pour photographier Buren en train de manger son sandwich. Il était d'accord et même coopératif. Il en a rajouté dans la mastication. Cela l'amusait. On est restés, Seine et moi, encore un moment avec lui. Je surveillais l'heure, car il fallait qu'on aille bientôt à la gare du Midi prendre notre Thalys en direction de Paris. On s'est quand même attardés jusqu'à la dernière minute pour reparler de la fin du monde en avalant des petits fours.

